

TRISTE ANNIVERSAIRE

Depuis l'Exposition universelle de 1900, chers (ères) collègues, Paris est la capitale européenne des élégances. Deauville, considéré comme le XXI^e arrondissement de la capitale est l'attraction estivale. Sur les célèbres « planches », Charles Fallot, créateur du cabaret « La Pie qui chante », triomphe avec « Une étoile d'amour »...

L'hippodrome de Longchamp, inauguré en 1857 par Napoléon III, attire des fans de tous les pays pour le Grand Prix de Paris, la course la mieux dotée de l'époque, qui peut séduire jusqu'à 120 000 spectateurs-parieurs.

- Dis donc, Renzo, c'était la « belle époque », tout le monde était heureux, hum ?
- C'est vrai, mon cher Ego. C'est vrai mais hélas, cette période insouciant n'a pas duré !...

L'été 1914, il y a donc un siècle, la guerre fait irruption dans le quotidien de millions de familles. Elle sépare brutalement les hommes et les femmes, réorganise la vie ordinaire – le travail des champs, l'activité dans les entreprises. Un monde nouveau va naître, forgé par l'une des grandes épreuves collectives du XX^e siècle.

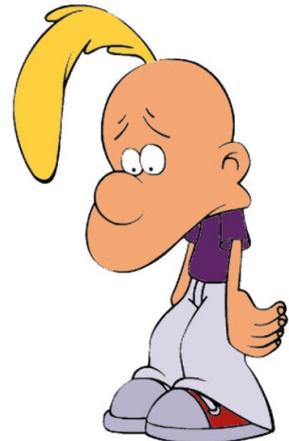
Pour la première fois de leur histoire, toutes les sociétés européennes vont pleurer la disparition d'une génération entière de jeunes adultes. Il va falloir apprendre à faire son deuil en l'absence des corps, dont beaucoup sont anéantis par les obus ou engloutis dans la boue des tranchées.

Un siècle plus tard, on s'étonne encore que l'Europe ait trouvé la force de faire face pendant quatre longues années à un tel sacrifice, dont elle ne s'est finalement jamais remise entièrement.

Or, ce qui caractérise justement cet été 1914, c'est l'impréparation des contemporains à la réalité d'un conflit qu'ils imaginent bref et peu coûteux en vies humaines.

Le 28 juin 1914, l'archiduc autrichien François-Ferdinand de Habsbourg et sa femme sont assassinés par un jeune nationaliste serbe, G. Princip, à Sarajevo. Pour la petite histoire, ce 28 juin, c'est aussi la date de la première étape du Tour de France : Paris-Le Havre, 338 kilomètres. Le vainqueur du jour, la Belge Philippe Thys, gardera le maillot jaune jusqu'à Paris, le 26 juillet, une semaine seulement avant l'entrée en guerre. Un mois de course cycliste à travers la France, un mois de tensions diplomatiques dont les Français, finalement, n'ont guère conscience.

L'été s'annonce exceptionnellement beau, les moissons seront en avance. Le 20 juillet, s'est ouvert le procès d'Henriette Caillaux, qui avait assassiné le directeur du « Figaro », Gaston Calmette, pour venger l'honneur de son mari, l'ancien président du Conseil et ministre des Finances, Joseph Caillaux, victime d'une campagne de dénigrement dans la presse. L'événement fait la une des journaux populaires. Les lecteurs se passionnent également pour le match de boxe Carpentier – Smith, pour les ballets Diaghilev à l'Opéra de Paris et pour le



voyage en Russie du président Poincaré, accompagné du président du Conseil René Viviani. Au plus fort de la crise, entre le 24 et le 29 juillet, les deux hommes sont en mer, sur le bateau du retour, entre Saint-Petersbourg et Dunkerque. Nul ne songe que la guerre éclatera !

Pour la génération née après 1870 – celle des futurs « pantalons rouges » de l'été 1914 – la paix est devenue une habitude. Sur les cartes de France affichées dans les écoles, le territoire national apparaît amputé des deux provinces perdues, l'Alsace et la Lorraine. La revanche, pourtant, avait cessé d'être un but d'hostilités.

Au tournant du XX^e siècle, la guerre des Boers (1899-1902), en Afrique du Sud, puis la guerre russo-japonaise (1904-1905) avaient révélé la force dévastatrice de l'artillerie moderne.

D'autres crises, qui auraient pu dégénérer en conflits européens, sont restées à l'échelle de tensions régionales : Tanger, au printemps 1905, Agadir, à l'été 1911, où les Allemands s'opposèrent frontalement à la présence française au Maroc, puis les guerres balkaniques en 1912 et 1913.

La romancière Colette qui passe ses vacances entre Cancale et Saint-Malo, résume l'état d'esprit général : « La guerre ? Peut-être, oui, mais très loin, de l'autre côté de la Terre, mais pas ici... »

Or, à l'été 1914, de nouveaux mécanismes se mettent en branle : le jeu des alliances, la peur d'être pris de vitesse par l'ennemi. En France, on vit dans l'obsession de la puissance démographique allemande (40 millions de Français contre 67 millions d'Allemands), d'où les débats passionnés sur l'allongement du service militaire à trois ans.

L'Allemagne, elle, s'estime menacée d'encerclement. Ainsi Guillaume II, dans une lettre à son ambassadeur à Saint-Petersbourg, le 30 juillet 1914, dit : « Je n'ai aucun doute à ce sujet : d'un commun accord, l'Angleterre, la Russie et la France se servent du conflit *austro-serbe* comme excuse pour lancer contre nous une guerre d'extermination. » Le terme, un siècle plus tard, surprend encore par sa brutalité. Pour tous, le conflit qui éclate en ce bel été 1914 est donc d'abord défensif.

Les socialistes européens, notamment Jean Jaurès, assassiné le 31 juillet 1914, ne parviendront pas à enrayer la marche vers la guerre. Partout, les convictions patriotiques ont réduit au silence l'idéal pacifiste. Contrairement à ce que disait Marx, les prolétaires ont bien une patrie, et c'est pour la défendre que toutes les classes de la société feront leur devoir, le nombre d'insoumis au moment de l'entrée en guerre étant presque nul.

Début août 1914, les mobilisations marquent la fin d'un monde. Dans le roman de Roland Dorgelès, « *Les croix de bois* », un personnage le reconnaît avec gravité : « Il a fallu la guerre pour nous apprendre que nous étions heureux. » Aujourd'hui, en faisant abstraction de la « Seconde Guerre Mondiale, on peut se poser la question : « Pourquoi tous ces morts ? ».

C'est pour leur rendre hommage, en cette année 2014, que, chers (ères) collègues, je me suis permis ces quelques modestes l

Amitiés. CARDINI Renzo